

Hubert Colas
Ouverture de *Sans faim*

Si on les voit sans s'arrêter, ils semblent bienheureux
Bienheureux d'être là et d'accepter notre regard
Si on les approche, ils nous font penser à une famille.
Une famille heureuse d'être là et nous de les regarder
Si on les écoute, ils ont tout pour être une famille - heureuse
Si on parle avec eux il y a d'abord
Cette sensation d'être heureux avec eux
Une chaleur nonchalante avec ce trouble d'être bien avec eux
Que si la nuit tombait, on pourrait bien rester là près d'eux - heureux.
« On reste »
L'un de nous dit
« On reste »
Se reprenant d'une voix plus grave
La première voix qu'il avait était celle d'un enfant
Et eux ils disent d'un coup
/ « Vous restez bien sûr que vous restez »
/ « Vous restez bien sûr que vous restez »
« C'est sans problème »
Dit un autre
Avec cette voix qu'ils ont où il finit par être difficile de savoir qui a parlé.
« On reste, alors »
Reprit ce même qui m'accompagnait avec cette même voix de l'enfance
« Il rougit »
Et là le plus simplement du monde la porte de la maison se ferma.
Le plus simplement du monde nous étions là avec eux chez eux en eux
C'était vous vous en doutez jusque-là Du bonheur
Et une fois goûté au bonheur vous vous en doutez
La peur de ne plus retrouver ça s'installe
Et *effectivement* là s'installe je dirais d'abord comme un courant d'air
Comme si la porte qui s'était, s'était fermée trop vite et que le vent de peur de rester
dehors, s'était glissé avec nous dans la maison
Mais dans la maison il n'y a pas de vent
Après que la porte *se soit* fermée tous...
Tous nous sommes restés debout
Dans ce faux courant d'air mon ami toujours rouge de son enfance
Tous debout dans un silence comme vous vous en doutez
Debout comprenant que nous ne nous connaissions pas
Qu'à partir de maintenant il nous faudrait définir des territoires des espaces de partages
Des lieux où il faudrait partager être ensemble diviser accepter mettre en commun feindre
de pour certains sans doute s'aimer
Pour d'autres pas de mot pour dire *le pire*
Car c'est sûr – *le pire*
Le pire

Et ici je n'en suis qu'à la moitié du temps car très vite j'ai compris que ce que nous partagions c'était le temps et là c'est la moitié du temps le milieu le moment de l'histoire où tout peut basculer alors *le pire* est peut-être devant nous

[nb : cet extrait ne respecte pas la typographie de la pièce ni du coup la répartition des répliques entre les personnages]

Hubert Colas, *Sans faim*, Editions Actes Sud-Papiers, Arles, 2004 (pages 7-8).